



Autre article

1994

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Espaces de respiration

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. Espaces de respiration. In: Magazine littéraire, 1994, vol. 318, p. 49–50.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18296>

Espaces de respiration

Du jardin familial aux paysages du Tessin, Hesse a toujours été à la recherche d'espaces où il pouvait fuir l'entassement des métropoles et goûter une campagne virgilienne.

PAR BERTRAND LEVY*

« **J**e n'ai hélas jamais su me rendre la vie facile et comode. Cependant, un art, un seul a toujours été à ma disposition: celui de vivre dans un beau cadre (1). Cette exigence d'espace qui favorise l'imagination, Hesse

l'a maintenue au fil de ses demeures successives, en Forêt-Noire, à Bâle, au bord du Lac de Constance, dans la campagne bernoise, et au Tessin, où il habita de 1919 à 1962.

L'étudiant coréen que je rencontrai en Californie me confirma l'universalité de la géographie symbolique de Hermann Hesse : le village de Peter Camenzind, c'était aussi son propre village en Corée, la forêt de Goldmund, il en avait éprouvé l'expérience exaltante dans son pays. Hesse, bien que né en Souabe, la patrie de Mörike, Hölderlin et Novalis, n'est pas un écrivain régional, le chantre d'une

Souabe nostalgique en culottes de cuir et chapeau à plume. Il a assimilé la langue de son pays natal comme celle de la Suisse alémanique, et, s'il ne manque pas à l'occasion de restituer quelque expression et intonation familière du Pays de Bade, de Bâle ou d'Alsace, sa langue est un haut allemand classique.

A la suite des romantiques, il fait réfléchir les tendances profondes de la personnalité sur des éléments du paysage, qui cristallisent des émotions, des sentiments, des espérances. Comment imaginer *Siddhartha*, le conte indien, sans la présence du fleuve, lieu de passage obligé entre les rives de l'existence, parabole du temps qui passe, métaphore de la réincarnation? Ce fleuve tend à ses buts innombrables de toute sa puissance, il charrie la cendre des morts et réverbère les figures aimées. Siddhartha devient homme à partir du moment où il prend la peine de lire le fleuve de son existence qui résonne de

plaintes, de cris de joie, d'espoirs. Le fleuve se métamorphose en lac, en cataractes, en mer, pour redevenir nuage, eau pure, pluie, ruisseau, cascade et recommencer à couler.

Cette dimension existentielle de l'espace se distingue très tôt chez Hesse, pour qui le jardin familial de la maison de Calw, une cité de la Forêt-Noire nichée au fond d'un vallon et traversée par une rivière, le Nagold, représente un espace d'évasion où il lie connaissance avec le monde intime des plantes et des animaux. La patte de lièvre, le crâne d'animal d'origine inconnue, les feuilles d'arbres séchées, le débris de verre épais de couleur verte qui meublent son sanctuaire d'enfant révèlent sa nature romantique et secrète. Il embrassera plus tard les littératures russe, française, anglaise, chinoise, indienne,

* Enseigne à l'Université de Genève. Auteur de *Hermann Hesse, une géographie existentielle* (éd. José Corti, 1992).

avalant goulûment « une bonne moitié de la littérature mondiale » dans sa turne de Tubingue puis à Bâle où il apprend le métier de libraire. Préfigurant le monde chaotique mais « hochkultiviert » de la mansarde du Loup des Steppes, les murs de sa chambre affichent des reproductions de « grands hommes » (Goethe, Chopin, Nietzsche) et de paysages italiens. L'adolescent achète avec son premier argent gagné un buste, copie en plâtre de l'Hermès de Praxitèle. Celui qui n'a pas supporté le dressage de l'école prussienne lira plus tard les ethnologues, les historiens des mythes et des religions, des ouvrages de botanique et de géographie qui assureront à ses écrits une précision et une érudition quasi goethéennes, doublées d'une imagination magique. Hesse a recréé des archétypes humains et paysagers, issus des cultures d'Occident et d'Orient, continent spirituel dont il eut la vision précoce en la personne de Hermann Gundert, son grand-père indianiste, et une foule d'objets rapportés de ces contrées. Une ambiance cosmopolite régnait chez ces missionnaires piétistes de la Forêt-Noire de retour d'Orient où voisinaient Luther, Bach, Bouddha et Lao-Tseu. Ce milieu profondément religieux, à l'écart des grands centres urbains mais reliés à eux par un réseau de relations efficaces basées sur la connaissance et la diffusion de la Bible, a imprimé sa marque sur le jeune auteur.

Fn 1899, l'aide-libraire qu'il est écrit des poèmes qu'il essaie de publier à Bâle, où le souvenir de l'enseignement de Jacob Burckhardt et de Nietzsche est encore

vivace. La Suisse où cohabitent des peuples de l'Europe latine et germanique l'attire plus que l'Allemagne bismarckienne. Il choisit Bâle au lieu de Stuttgart, parce que son père y a enseigné à la Mission protestante et qu'il en conserve des souvenirs d'enfant. Aussi apprécie-t-il certains traits culturels des Suisses comme « le déploiement de l'imaginaire sous le vêtement de la sobriété. Et ceci encore où les Suisses l'emportent sur tous les autres Alamans : une certaine manière bourgeoise et démocratique qu'ont les diverses classes et couches sociales de se mêler sans frontières précises, dans le « peuple » une certaine conscience de sa valeur et de

sa dignité, de la part des « élites cultivées » une ouverture vers leurs concitoyens, quel que soit leur rang social » (2).

Cette Suisse mythique convient à Hesse, qui en adopte la nationalité en 1923. (En fait, il avait été naturalisé bâlois une première fois en 1883, mais était redevenu allemand en 1895, pour être admis à l'examen d'Etat du Wurtemberg (3).) En 1904, il quitte Bâle avec Maria Bernoulli, sa jeune épouse, pour s'installer dans une moitié de ferme, à Gaienhofen, sur la rive allemande du Lac de Constance. Maria est la fille d'un notaire et elle descend d'une célèbre famille de mathématiciens. Elle est la première femme photographe de Suisse. Suivant les préceptes d'une vie frugale et authentique, le jeune couple aménage son habitation « avec le beau pathos de la jeunesse ». Le succès littéraire aidant, Hesse s'embourgeoise et se fait construire une maison dans le style du pays jouissant d'une vue dégagée sur le lac de Constance et les montagnes en arrière-plan. Après quelques années de félicité, après la naissance de ses deux fils, Hesse est repris par le « Fernweh », l'appel du lointain, la nostalgie du départ. Il accomplit de fréquents voyages de plusieurs mois en Italie, qui lui procurent un dépaysement radical (4). Il entreprend des randonnées dans la campagne appenzelloise, dans les vallées grisonnes et du Tessin, et un voyage en Extrême-Orient en 1911 en compagnie du peintre Hans Sturzenegger, voyage qui inspirera *De l'Inde* et *Siddhartha*. Toutefois, au cours de cette période, il hésite entre une destinée de poète paysan et de chasseur nomade. Rentré à la maison, les difficultés familiales s'accumulent et 14- 18 coïncide avec une terrible crise personnelle. Maria tombe malade et rejoindra une maison de santé à Ascona.

Pour comprendre le rôle que le Tessin va jouer dans sa vie, il faut se représenter un Hermann Hesse épuisé par ses quatre ans passés à Berne à travailler pour la Légation d'Allemagne - il composait des récits destinés aux prisonniers de guerre -, ruiné parce qu'il avait placé ses économies dans des obligations de l'Etat allemand, et séparé du reste de sa famille. Espace qui efface le malheur, le paysage tessinois de 1919 lui inspire le chef-d'œuvre de sensualité qu'est *Le dernier été de Klingsor* et une foule d'écrits paysagers. Il peint des aquarelles, il s'immerge dans

ce paysage de maisons aux toits ocre, d'églises au campanile arrondi, de cyprès, de châtaigniers et de vigne montante où les lacs plongent vers le Sud. Au Tessin, Hesse peut conserver ses repères d'Allemand, car des colonies d'artistes germaniques sont établies autour de Lugano et de Locarno. L'auteur se fait fréquemment envoyer des livres de la Bibliothèque Centrale de Zurich. La Collina d'Oro où est située Montagnola est un site d'observation et de promenades privilégié. La Casa Camuzzi qu'habite le poète de 1919 à 1930 est un palais baroque extravagant prolongé par un jardin où poussent palmiers, glycines, clématites et où se tordent des lianes. *Siddhartha*, *Le Loup des steppes*, *Narcisse et Goldmund* y voient le jour. En 1930, l'un de ses amis et mécènes zurichois, Hans Bodmer, lui cède la Casa Rossa, toujours située à Montagnola, au-dessus de Lugano. Hermann Hesse a 53 ans, ses paysages romanesques deviennent de plus en plus abstraits et intérieurs ; aux horizons dynamiques, changeant et vaporeux des lacs de sa jeunesse se substituent les lignes nettes de la Haute-Engadine et des montagnes boisées du Tessin. Il fuit l'urbanisation galopante, il se fait le défenseur d'une campagne virgilienne, sans cesse menacée par le progrès.

L'un des messages urgents de cette œuvre appelle l'homme à se ménager des espaces de respiration, sans quoi il dépérit. Hermann Hesse n'abhorre pas forcément la ville - il passa de nombreux hivers à Bâle et à Zurich dans l'effervescence des années vingt - mais il dénonce l'entassement et la pollution des métropoles. Il a souvent été qualifié d'écologiste avant la lettre, un écologiste de l'esprit dirais-je, à l'ambition intellectuelle infinie, qui trouve l'accès au monde et à lui-même par la contemplation : « Du vaste univers partager la danse/ Et vers un lointain longtemps cultivé/ Même sans bouger, rester en partance » (5).

(1) H. Hesse, « Profession de foi alémanique », in *Description d'un paysage. Miniatures suisses*, édition établie par S. Unselid, traduit par Nicole Hulin et Jean Malaplate, éd. José Corti, à paraître.

(2) Ibid.

(3) In Siegfried Unselid, « Hermann Hesse et la Suisse », id. supra.

(4) H. Hesse, *Voyages en Italie*, traduit par François Mathieu, édition établie par V. Michels, José Corti, 1992.

(5) H. Hesse, *Poèmes choisis*, traduit par Jean Malaplate, éd. José Corti, à paraître.

Paru in : *Le Magazine littéraire*, 318, février 1994, pp. 49-50.